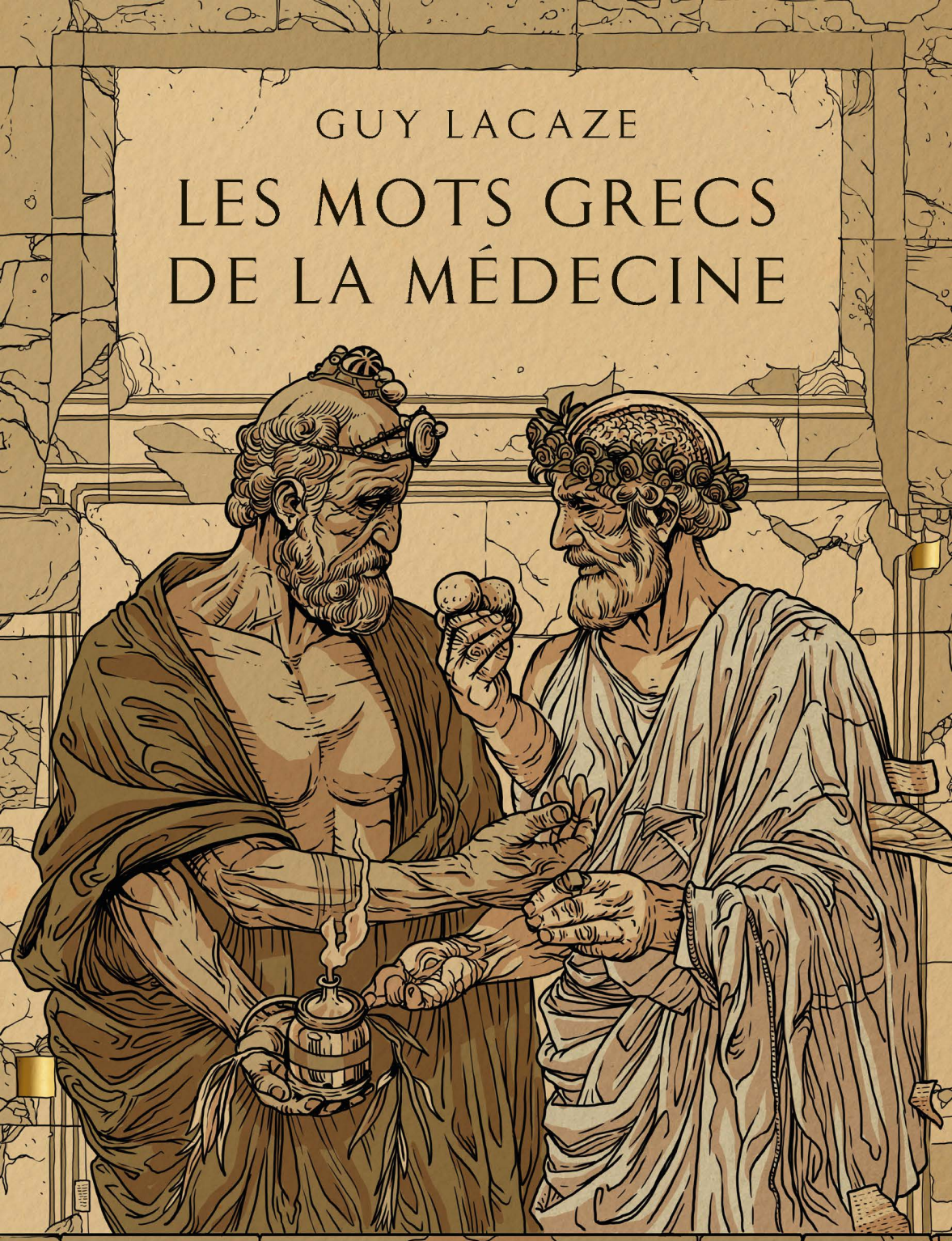
GUY LACAZE

LES MOTS GRECS DE LA MÉDECINE



LES BELLES LETTRES

Guy Lacaze

Les Mots grecs de la médecine

« Logiatrie »

LES BELLES LETTRES

2024

© 2024, pour l'édition et la traduction française
Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail 75006 Paris.
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45602-7

PREMIÈRE PARTIE

D'HIPPOCRATE À GALIEN : PETITE HISTOIRE DE LA MÉDECINE GRECQUE

Des dieux et des hommes. Le domaine des dieux

Cette histoire est, à ses débuts, une histoire sainte, en même temps qu'une protohistoire…

Au commencement était Péan ou Péon (*Paiôn* ou *Paiêôn*), le médecin traitant des dieux chez Homère – mais il est connu aussi des tablettes mycéniennes –, dont le seul haut fait sans doute est d'avoir donné son nom aux médecins (« descendants de Paiêôn ») – c'est pure coïncidence si un hôpital parisien du XIII^e^ arrondissement porte le même nom, qu'il doit en fait à un chirurgien gynécologue français du XIX^e^ siècle –, et, fortuitement, à un schéma métrique en trois déclinaisons, sur lequel on me pardonnera de ne pas m'appesantir, car il n'a sans doute rien à voir. Dans l'*Iliade*, notre Péan guérit, à l'aide de baumes apaisants, Hadès blessé par Héraclès, puis, toujours de la même façon, Arès blessé par Diomède, avec une célérité digne d'éloges. Et comme rien n'arrête l'impétueux Diomède, il blesse aussi, en train d'énergie, Aphrodite qui s'était imprudemment égarée dans la guerre de Troie. Mais la déesse se garde bien de solliciter les services du médecin attitré de l'Olympe, que ce soit par pudeur féminine ou parce qu'elle le juge incompétent. Elle préfère le « remède de bonne femme » de sa mère Dioné, qui la guérit par imposition des mains – elle a fait école depuis ! Si Péon pratiquait la médecine de guerre, il

devait, en temps de paix, se contenter de bobologie ordinaire, les Immortels étant en principe exempts de souffrance et vivant dans une éternelle félicité : leurs jours, toujours heureux, coulent dans les plaisirs. Dans l'*Odyssée*, quand Télémaque rend visite à Ménélas en son manoir de Sparte, la Belle Hélène explique à ses invités que le personnel médical de l'Olympe comprend aussi Ilithye (*Eileithuia*), la sage-femme des Bienheureux ainsi que des humains, mais aux fonctions assez ambivalentes, car elle peut retarder aussi les accouchements – comme elle le fait sur ordre d'Héra pour Léto et Alcmène (Hippocrate aux Enfers ?). Et elle ajoute : « Les médecins égyptiens sont les plus savants du monde, étant tous descendants de Péon. » On ne savait pas que Péon – ou Apollon, car le doute est permis – eût fait souche en Égypte ! Déjà une migration, mais à rebours !

On ignore si Péon prit une retraite bien méritée sur le tard de son âge, ou si, comme il est plus probable, il fut supplanté de manière conflictuelle par un rival plus jeune, comme cela advient trop souvent. Toujours est-il qu'Apollon prit sa place – ainsi que son nom, à peine modifié, dont il fit son épiclèse (épithète rituelle), selon son habitude, puis son nom d'usage ; *Paiônios* devint ensuite, comme nom commun, synonyme de médecin. Au début de l'*Iliade*, on le voit répandre la peste dans le camp des Achéens, puis la faire cesser tout aussi promptement : c'est le premier exemple connu de médecine épidémiologique. Il est alors Apollon Péan (*Paian*, ou *Paiôn*, ou *Paiêôn*). Mais il est aussi connu comme *Akésios* (guérisseur), ou *Iatros* (médecin), notamment chez Aristophane. Pindare lui fait « octroyer aux hommes et aux femmes les remèdes contre les maladies pénibles ». Et le péan auquel il donne son nom, avant d'être un chant guerrier que l'on entonne avant, pendant, ou après la bataille, est d'abord un chant de prière ou d'action de grâces, celui-là même qui est adressé à Apollon Protecteur ou Secourable dans l'*Iliade*, pour l'apaiser et obtenir de lui qu'il éloigne la peste : les Achéens « tout au long du jour chantent le beau péan ». Il pratiquait le cumul des mandats et était riche de compétences

– *multicarte*, dirait-on de nos jours –, ou polyvalent, qui est déjà un peu plus grec : c'était un dieu fort occupé. Il n'est médecin qu'à ses heures perdues (de permanence ?), et il a plus à faire que l'Hermès de Lucien dans les *Dialogues des dieux*, premier exemple connu de *burn-out.* Callimaque, dans l'*Hymne* qu'il lui dédie, énumère ses différentes attributions, dont la liste est fort longue : « Personne n'est riche en arts autant qu'Apollon » : archers, aèdes relèvent de sa compétence et de son patronage, prophétesses et devins également, les médecins lui doivent leur science, il est pasteur aussi, architecte urbaniste, bienfaiteur des humains, purificateur, dieu de l'inspiration poétique et prophétique, dieu solaire (d'où son épiclèse de *Phoibos*, Phébus, l'éclatant, « un astre qui luit en plein jour » dans l'*Hymne homérique* qui le célèbre). Un omnipraticien en somme !

Homère a beau gloser toute intervention divine par la clausule « ce lui fut chose aisée, n'était-il pas un dieu ? », Apollon risquait à tout moment l'épuisement professionnel. Aussi jugea-t-on à propos de lui adjoindre un assistant, en la personne de son fils Asclépios, pour le délester d'une partie de son fardeau et prendre la relève. C'est sans doute la raison pour quoi, dans la Grèce classique, on était médecin de père en fils, et pour quoi, de nos jours, on l'est aussi, souvent. Mais la personnalité comme les compétences d'Asclépios sont des plus complexes : il est à lui seul une trinité, un seul dieu en trois personnes inégales et distinctes, successivement – mais en même temps, comme on dirait de nos jours au sommet de l'État –mortel, héros, dieu à part entière et de plein droit. On sait mal dans quelles circonstances Asclépios évinça Apollon : lui racheta-t-il sa patientèle avec son cabinet ? S'imposa-t-il à lui par un coup de force ? Toujours est-il que, avant de s'établir, il connut bien des avatars, et un *cursus honorum* peu classique. Chez Homère, simple mortel comme vous et moi, Asclépios est un prince thessalien, « irréprochable médecin » qui transmet son art et son savoir à ses deux fils, Machaon et Podalire ; il les envoie à la guerre de Troie avec l'armée achéenne : le premier y est en quelque sorte médecin-major, le second chirurgien réputé. Malgré qu'en

ait Grimal, il n'est dit nulle part qu'Epioné est son épouse, et qu'il a appris l'art médical auprès du centaure Chiron dans le Pélion. Tout ce qu'Homère sait de lui – deux ou trois choses, comme Godard –, c'est qu'il est irréprochable (*amumôn*), et rien d'autre. Il a des origines relativement modestes. Rien n'annonce en lui le Sauveur universel qu'il sera par la suite. Il n'accède au statut de héros (demi-dieu) guérisseur qu'à l'époque classique, et c'est Pindare, dans sa III^e^ *Pythique*, qui est l'artisan de cette promotion. Il se retrouve alors fils d'Apollon et d'une mortelle, Coronis (Corneille ! un surnom que lui avait valu sa beauté, car elle était née simple Aiglè). S'il ne sort pas comme Dionysos de la cuisse de Jupiter, il n'en a pas moins une naissance peu commune : Coronis se montre infidèle (*donna è mobile* !), Apollon l'apprend, et, comme un vulgaire cocu, réagit violemment car il avait le sang chaud. Il charge sa sœur Artémis de tuer l'infidèle en la transperçant de ses flèches, puis, pris de remords tardifs, tandis que le corps de la traîtresse se consume sur le bûcher funéraire, arrache à son sein l'enfant qu'elle portait, et l'élève en bon père de famille. Il le confie donc au centaure Chiron – double ascendance divine, fameux pedigree ! –, qui avait déjà été son professeur de médecine, et avait eu, entre autres illustres disciples, Jason et Achille. Dans les forêts du Pélion, Asclépios apprend à son école les belles lettres – et même le grec, on veut croire ! –, les arts libéraux, la médecine et la chirurgie. Le disciple ne tarda pas à surpasser le maître, et sa renommée fut telle que même les morts s'adressaient à lui pour qu'il les ressuscitât (on supposera que ces consultations complexes admettaient un dépassement d'honoraires). Zeus en prit ombrage, car cela revenait à bouleverser l'ordre du monde, dont il était garant, et à plonger dans la crise la petite entreprise d'Hadès, dieu des Enfers, qui voyait son chiffre d'affaires s'effondrer comme dans une pandémie de coronavirus. Il s'en plaignit à son frère. C'en était trop ! L'insolent paya de sa vie ce sacrilège. Né dans les flammes du bûcher, Asclépios périt dans celles de la foudre de Zeus. Exit donc Asclépios ? Que nenni !

On ne suivra pas forcément R. Martin, mon vénéré maître, et H. Metzger, dans leur hypothèse que le feu de la foudre aurait été le vecteur de l'apothéose, qu'elle aurait été une « consécration immortalisante ». Héraclès avait dû trimer dur pour avoir droit à la sienne. Comment peut-on imaginer que la cupidité d'Asclépios – il facturait au prix fort ses services, s'il faut en croire Pindare – et ses pratiques d'apprenti sorcier lui aient valu le même honneur ? Chez Lucien, il se fait traiter par Héraclès de « coupeur de racines » (*rhizotomos*, herboriste, mais aussi magicien) et de charlatan (ou sorcier). Cette langue de vipère insinue même que Zeus lui aurait accordé l'immortalité par pitié – comme une grâce présidentielle en somme. Nous le retrouverons plus tard à Pergame en évoquant les cures thermales d'Aelius Aristide. Contentons-nous pour l'instant de présenter sa famille recomposée, qui a toutes chances d'être issue d'un second lit – Machaon et Podalire, soldats connus et même reconnus, mais fils d'une mère inconnue, remontent, eux, à la branche mortelle thessalienne. Épionè, sa nouvelle épouse, une fille d'Héraclès, lui donne comme descendance *Iasô* (de la racine de *iatros*, *iaomai*), *Akésô* (la guérisseuse, de *akeomai*), Panacée (universelle est un pléonasme, n'en déplaise à Richard Anthony et à son fameux sirop Typhon qui se vendait si bien à la fin des glorieuses sixties !). On ne saurait faire d'*Akésis* (à l'évidence un doublon d'Akésô et incontestablement le nom féminin de la guérison) un petit dernier de ces allégories, apparu à la basse époque. Les mythographes ont donné à Asclépios une autre fille, *Eurostia* (force, vigueur). Cette Sainte Famille médicale couvre, on le voit, le spectre entier du soin et de la guérison, au moins sur le plan onomastique et lexical.

Mais revenons aux origines : Asclépios, prince thessalien, envoie ses deux fils, médecins comme lui, à la guerre de Troie. Ils y connaissent des fortunes diverses : Machaon tombe au champ d'honneur, non sans avoir participé à la prise de la ville en s'enfermant dans les flancs du cheval de bois, œuvre d'Épéios. Ses ossements furent rapportés en Messénie, où il avait un tombeau

et un sanctuaire de héros guérisseur. Podalire, comme tous les Achéens survivants, connut un retour mouvementé, mais, plus heureux qu'Ulysse, n'erra pas dix ans sur les mers. La tempête suscitée par l'ire de Poséidon le jeta sur les côtes de Carie, à Syrna, où il ouvrit un cabinet médical. Cette Syrna, qu'il avait fondée et baptisée du nom de son épouse, fut le berceau de la famille des Asclépiades d'Asie, qui se scindèrent en deux branches : elles devaient donner deux écoles de médecine fameuses entre toutes, celle de Cnide et celle de Cos. Cette dernière compte un illustre représentant, Hippocrate, le descendant à la 19e génération – d'aucuns disent 17e ou 18e –, par voie patrilinéaire, d'Asclépios. Mais quel Asclépios ? Le prince thessalien, mortel, le demi-dieu, ou le dieu de plein exercice ? Il semble que les Grecs ne se soient jamais posé la question, même si Podalire, au départ, n'était pas fils de dieu. Hippocrate se considérait comme un Héraclide – descendant d'Héraclès – par sa mère. Il avait donc une double ascendance divine. Mais cela suffit-il à faire de lui le « Père de la médecine » ? Jacques Jouanna, dans sa magistrale monographie, semble en douter, qui écrit à soixante pages d'intervalle : « … considéré comme le Père de la médecine, ce médecin grec du Ve siècle av. J.-C. s'est vu créditer d'une biographie semi-légendaire » ; puis : « Hippocrate n'est ni le Père de la médecine, ni le fondateur de l'école de Cos. » Moins heureux en cela qu'Hérodote, à qui personne ne conteste son titre de Père de l'histoire, même s'il doit beaucoup à Hécatée de Milet. Mais, si ce n'est lui, qui est-ce donc ?

Des dieux et des hommes : à la recherche du père perdu…

Les candidats sont nombreux, sans même parler des dieux ou demi-dieux (Péan, Apollon, Asclépios, et, on l'oublie trop souvent, Chiron, le centaure du mont Pélion – un lieu enchanteur quand on l'a vu –, qui prodigua ses leçons et enseigna l'art de la médecine à Achille, Jason, Asclépios et même Apollon – nous l'avons déjà dit : seul Péan, au fond, n'en avait pas bénéficié). Il n'est pas jusqu'à Prométhée, le *prôtos heuretês* par excellence – l'inventeur primordial – qui, dans la tragédie d'Eschyle, ne se flatte d'avoir transmis aux humains la science médicale. Bien des mortels ensuite pourraient briguer ce titre, au sein même de la famille d'Hippocrate : Nébros au VI^e^ siècle, Hippoloque au début du V^e^, et son grand-père, un Hippocrate lui aussi, auteur de traités de médecine et peut-être même de chirurgie. Au demeurant, tous les médecins antérieurs à Hippocrate n'étaient pas des Asclépiades, des Coaques (habitants de Cos ! les hellénistes en herbe s'abstiendront de faire le rapprochement avec le célèbre Coax ! Coax ! – précédé ou non de Brékékékex – des *Grenouilles* d'Aristophane) ou des Cnidiens. L'école de Crotone en Italie du Sud fut célèbre elle aussi, avec Alcméon et, avant lui, Démocédès, dont Hérodote évoque la carrière itinérante – mais non mémorielle –, qui le conduisit à la cour du roi de Perse Darius. Il le soigna avec succès d'une luxation

au pied, guérit son épouse Atossa d'une tumeur au sein, et à la fin se rendit si familier, si indispensable, qu'il dut user de ruse pour regagner sa patrie, où il épousa la fille du fameux lutteur Milon – à qui la ville de La Ferté-Milon doit son nom (« la force de Milon » : c'est presque du Verdi !). L'école de Cyrène aussi eut son heure de gloire. Selon Hérodote – qui semble ignorer et Cnide et Cos –, à l'époque de Démocédès, les médecins de Crotone passaient pour les premiers en Grèce, devant ceux de Cyrène. Bref, Hippocrate n'était pas le premier. Mais il fut le plus fameux à l'époque classique. Aux yeux de Platon, il est le médecin par excellence. Il l'est aussi aux yeux des médecins actuels, moins en raison de ses réussites professionnelles que parce que, sous son nom, nous est parvenu ce qui est connu comme le *Corpus hippocratique* ou la *Collection hippocratique*, une soixantaine d'écrits médicaux, que certains, contre toute évidence, attribuent intégralement à Hippocrate, cependant que d'autres, hypercritiques, lui en dénient non moins intégralement la paternité. C'est la « question hippocratique », aussi passionnante que la « question homérique », que J. Jouanna présente avec esprit sous le titre pirandellien « Des écrits en quête d'auteur ». Laissons les spécialistes en disputer entre eux, et voyons plutôt ce que furent, avant Hippocrate, les chemins du savoir médical, et, non point les pères, mais bien les grands-pères de la médecine.

Le hasard plus que la nécessité a fait que le terme anglais pour désigner le médecin, *physician*, est le même que celui qui caractérise les premiers penseurs grecs, « physiciens » ou « physiologues », parce qu'ils s'intéressaient avant tout à la nature (*phusis*), sinon à la médecine, ce qui fut le cas pour plusieurs d'entre eux : Aristote a en quelque sorte opéré la synthèse entre les deux concepts, estimant que la santé et la maladie sont l'affaire du médecin, mais aussi du physicien qui doit aller jusqu'à en dire les causes. Les Milésiens (Thalès, Anaximandre, Anaximène) « laissaient les dieux à la porte » : ils rejetaient l'explication surnaturelle – par une intervention divine – des phénomènes naturels et préconisaient dans ce domaine l'exercice de la critique et de la dimension

rationnelle. Exactement comme, dans le domaine de l'histoire, Thucydide l'a fait, à la différence d'Hérodote. Cet acquis scientifique majeur devait être repris par les hippocratiques. Et l'intérêt de ces « physiciens » pour la médecine ne se démentit jamais. Certains, comme Empédocle, Alcméon de Crotone, Archélaos, ont été considérés autant comme des médecins que comme des philosophes. Et Parménide, si l'on en croit la tradition, aurait même fondé une école de médecine. Empédocle a essayé de rendre compte scientifiquement du phénomène de la respiration. La théorie des quatre éléments (terre, air, eau, feu) est devenue un lieu commun de la physique grecque, et ce quadripartisme sera repris par la plupart des médecins à partir d'Hippocrate. Mais on ne peut affirmer qu'avec Empédocle la médecine a trouvé sandale à son pied, fût-elle de l'Etna, car il était à la fois philosophe, médecin et magicien, guide religieux (gourou !) autant que physicien, ce qui nous le rend passablement suspect. Il prétendait n'être rien moins qu'un dieu : « Moi, dieu immortel, moi qui ne suis plus un mortel, je vais parmi vous tous. » Il avait été, à l'en croire, jeune homme et jeune fille (transgenre en somme !), arbuste, oiseau, poisson. Ce magicien, purificateur, marchand de charmes et d'incantations, est fort malmené dans le traité hippocratique *Ancienne médecine*. Il n'empêche : ses théories eurent un impact certain sur la médecine de son temps, et *Nature de l'homme*, autre traité hippocratique, puise abondamment dans son fonds théorique.

Alcméon de Crotone n'inspire pas les mêmes réserves : il est au point de départ de la longue théorie des philosophes médecins, qui devait s'achever avec Galien. Il a, entre autres, reconnu le rôle majeur que joue le cerveau dans la perception – et sur ce point, il est en avance sur bien des hippocratiques, qui assignaient au cœur ce rôle. Avant Aristote, il a été, et « physicien », et *physician*, expliquant la santé et la maladie à l'aide de ses théories physiques. Et les hippocratiques ont repris largement son système de fonctionnement du corps humain (pour V. Nutton, c'est un emprunt à Parménide), qui devait fonder leur théorie des quatre humeurs,

énoncée pour la première fois par Polybe, le gendre d'Hippocrate, et sanctuarisée par Galien. Selon Alcméon, la santé est un équilibre entre les quatre qualités élémentaires dont est composé le corps : le chaud, le froid, le sec et l'humide, alors que la maladie est la domination sans partage – il l'appelle la « monarchie » – de l'une de ces qualités. Si l'auteur du traité des *Vents* peut affirmer que toutes les maladies ont une cause unique qui est l'air, il n'est guère éloigné en cela du monisme d'un Anaximène, pour qui la substance primordiale est l'air, dont tout procède par voie de condensation ou de raréfaction.

Avec les présocratiques, nous avons rencontré les deux lignes de force qui vont structurer la suite de notre développement, à savoir les rapports entre, d'une part, la médecine et le sacré (religion, superstition, magie), et, d'autre part, la médecine et la philosophie – ou, de manière plus restrictive, la rationalité. Et l'aphorisme fameux de Platon : « On ne peut connaître la nature du corps sans connaître le tout », me semble clair, malgré les réserves prudentes de Jouanna et de bien d'autres : il a en vue une médecine philosophique. Le débat est au cœur d'un traité fondamental du *Corpus*, « *De l'ancienne médecine* », et nous ramène donc à Hippocrate après ce long préambule.